

R 122678

+

Jean REBUFAT

Licencié ès-lettres
Vicaire à Saint-Lambert
de Vaugirard

17464

HISTOIRE DE LA PAROISSE SAINT-LAMBERT DE VAUGIRARD



Lettre d'introduction de S. E. le Cardinal VERDIER

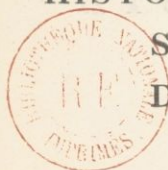
ILLUSTRATIONS DE M. J. DES LAURIERS
ET REPRODUCTIONS D'ANCIENS PLANS



Chez l'Auteur : 200, Rue Lecourbe, PARIS

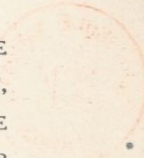
1930

HISTOIRE DE LA PAROISSE
SAINT-LAMBERT
DE VAUGIRARD



LK7
43324

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UN EXEMPLAIRE SUR PAPIER DU JAPON,
UN EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE HOLLANDE
ET 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR
FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 3 A 27



Jean REBUFAT

Licencié ès-lettres
Vicaire à Saint-Lambert
de Vaugirard

HISTOIRE DE LA PAROISSE SAINT-LAMBERT DE VAUGIRARD

Lettre d'introduction de S. E. le Cardinal VERDIER

ILLUSTRATIONS DE M. J. DES LAURIERS
ET REPRODUCTIONS D'ANCIENS PLANS



Chez l'Auteur : 200, Rue Lecourbe, PARIS

1930

NIHIL OBSTAT

Lutetiae Parisiorum, die 21^a julii 1930

G. SCHAEFER,

cens. dép.

IMPRIMATUR

Lutetiae Parisiorum, die 26^a julii 1930

V. DUPIN

vic. gen.

Lettre de S. Em. le Cardinal VERDIER
Archevêque de Paris



PARIS, LE 24 oct. 30
32, RUE BARBET DE JOUY (7^e)

Cher Monsieur l'abbé

Je vous vous remercie d'avoir
écrit "l'Histoire de la Paroisse
de S. Lambert de Vaugerard"

Cette paroisse est aujourd'hui
l'une des meilleures de la Capitale;
et à ce titre elle mérite certes
d'avoir son histoire !

Mais que de souvenirs et de
plus émouvants elle possède !
Le Supérieur de S. Sulpice.

ne peut oublier que M. Olier
y a établi son premier Semi-
naire.

Et tant de Congrégations reli-
gieuses y avaient leur demeure
de repos !

Tous ces souvenirs et Pa. Vie
même de la paroisse à travers
les siècles, donnent à vos
pages une allure si vivante !

Avec mes remerciements
Veuillez agréer, cher Ami,
mes meilleurs sentiments avec

+ Jean Card. Verdier
Arch. de Paris

DIOCÈSE DE PARIS

PAROISSE

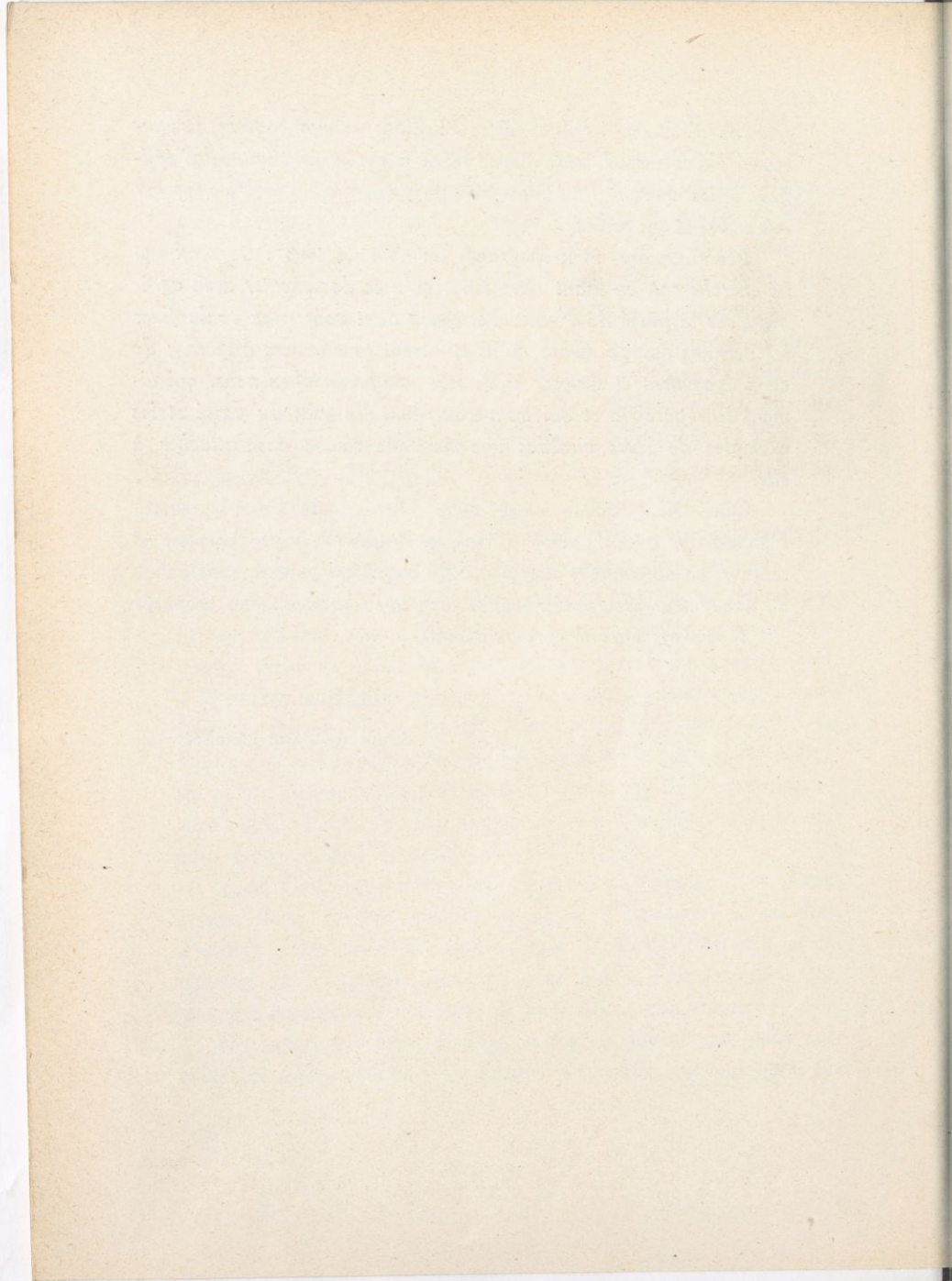
SAINT-LAMBERT-DE-VAUGIRARD

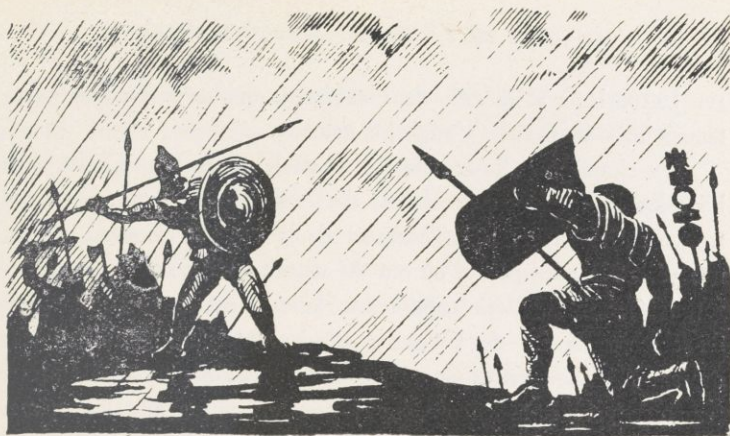
21 juillet 1930.

Mon cher ami,

Vous avez bien voulu me demander de présenter au public votre Histoire de la paroisse Saint-Lambert. J'en suis extrêmement touché; et je m'en réjouis d'autant plus qu'après avoir lu les bonnes feuilles de votre ouvrage, je puis en pleine connaissance de cause vous féliciter et vous remercier d'avoir fait revivre avec tant de science et d'intérêt le passé de notre vieux Vaugirard.

En effet, l'histoire de notre quartier et celle de notre paroisse se confondent, et l'on vous saura gré de vous être attaché à rendre pour ainsi dire la vie au cadre, changeant d'ailleurs avec les âges, des événements que vous racontez. On pense voir de ses yeux, sous votre conduite, la plaine qui vit succomber Camulogène et les Gaulois sous les coups des légions de Labiénus ou camper les troupes d'Henri IV assiégeant Paris, ou encore les blés et les vignobles prospères de notre région si fertile de l'Île-de-France, sans compter les guinguettes trop nombreuses du petit village de Vaugirard. On reconstitue sans peine, grâce à la précision et à la clarté de votre exposé, la physionomie de nos rues, alors que les bordaient toutes les nombreuses communautés dont vous êtes allé fouiller l'histoire et consulter les plans.





CHAPITRE PREMIER

AU TEMPS DE LA GAULE



La région sur laquelle s'étend aujourd'hui la paroisse de Vaugirard était, au temps de la Gaule, entièrement déserte. C'était une plaine fertile et boisée, contrairement à la plaine de Grenelle qui, toute voisine, ne se composait que de sables arides. Elle était traversée par deux voies romaines à peu près parallèles et toutes proches l'une de l'autre : la *voie de Sèvres* ou de *Meudon*, qui, commençant au Val-de-Grâce et traversant le jardin du Luxembourg, suivait ensuite le tracé de la rue de Sèvres et de la

Il m'est très agréable d'adresser mes remerciements à M. J. des Lauriers, qui a mis très aimablement son beau talent à ma disposition pour l'illustration de ce volume. — J. R.

rue Lecourbe ; et la *voie de Vaugirard*, qui se confondait exactement avec la rue de Vaugirard actuelle.

Un cimetière gallo-romain du II^e siècle après Jésus-Christ, établi selon la coutume aux abords de l'une de ces routes, a été retrouvé en 1902 sur l'emplacement de la rue du Hameau ; c'est une véritable nécropole d'où ont été extraites de nombreuses pièces fort intéressantes. Déjà auparavant, au moment de la construction du chemin de fer de Ceinture, plusieurs tombes gallo-romaines avaient été découvertes au même endroit. Si nous voulons même remonter plus haut encore, nous pouvons noter que les mêmes fouilles opérées dans cette rue du Hameau, ainsi que des travaux faits autrefois dans le terrain du 351 de la rue Lecourbe, — lieux qui furent jadis exploités tous deux comme sablières, — ont permis de retrouver là des vestiges préhistoriques : hache, silex, amulettes de pierre. Assez souvent d'ailleurs les travaux de terrassement opérés de ce côté pour la construction des maisons ont amené la découverte d'ossements que la précipitation ou la négligence des ouvriers n'ont pas permis d'identifier : c'est le cas, par exemple, de la maison qui porte le n^o 233 de la rue de la Croix-Nivert.

Le souvenir antique le plus intéressant qui concerne Vaugirard est la bataille de Lutèce, qui fut livrée en 52 avant J.-C., héroïque et tragique souvenir de la lutte de nos ancêtres les Gaulois contre les Romains envahisseurs. Cette bataille se livra entre l'armée de Labiénus, lieutenant de César, et les troupes gauloises commandées par Camulogène. Les Romains étaient établis sur la rive droite de la Seine, les Gaulois sur la rive gauche, le dos appuyé aux collines de Vaugirard ; pendant la nuit et à la faveur d'un violent orage, Labiénus traversa le fleuve, et la rencontre eut lieu dans la plaine de Grenelle. Pris à revers après une victorieuse résistance, les Gaulois et leur chef se firent tuer jusqu'au dernier ; quelques détachements qui, venant à leur secours, s'étaient retranchés sur

une hauteur voisine (probablement Montparnasse, peut-être même Vaugirard), furent poursuivis par les Romains et s'enfuirent dans les bois et sur les collines de Clamart et de Meudon.

Cet épisode, qui livra aux Romains toute la Gaule du Nord, et qui fut suivi, peu de mois après, de la reddition de Vercingétorix à Alésia, se passa sur le territoire de Vaugirard et de Grenelle, vers le moi de mai de l'an 52 avant Jésus-Christ. Le nom de Camulogène reste attaché au quartier : une rue porte son nom et perpétue le souvenir de l'héroïsme avec lequel il défendit sa patrie et sut mourir pour la défendre.

Les premiers occupants connus du territoire de Vaugirard sont les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : dès le VI^e siècle, ils étaient possesseurs du fief d'Issy, lequel englobait les terrains sur lesquels s'élève aujourd'hui Vaugirard.



CHAPITRE II

ORIGINE DU NOM DE VAUGIRARD

Au XIII^e siècle, le territoire qui forme aujourd'hui la paroisse de Vaugirard faisait donc partie du vaste domaine que possédait l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il appartenait à la quatrième des treize circonscriptions ou « triages » qui constituaient son fief rural. A l'encontre de l'aride plaine de Grenelle, qui portait alors le nom de « la Garenne Saint-Germain » (*Garenne* ou *Varenne*, puis *Garnelle* et *Grenelle* sont les formes successives du même mot), son territoire était probablement un lieu livré à la vaine pâture, ou bien un emplacement boisé, peuplé de gibier et réservé pour la chasse. C'est seulement un peu plus tard, comme nous le verrons, que le terrain fut défriché et qu'en particulier des vignes furent plantées dans tout le « Haut-Vaugirard », entre les rues de Vaugirard, de la Convention, Castagnary et le boulevard Lefebvre.

Cependant, si ce territoire était, au point de vue administratif,

la possession de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il faisait partie, au point de vue religieux, de la paroisse d'Issy. De plus, il ne portait pas, avant le XIII^e siècle, le nom de Vaugirard : on l'appelait alors *Valboitron* ou *Vauboitron*.

Quelle est l'origine de ce nom dont la première mention se rencontre dans un acte daté de mai 1234? Il vient très probablement du substantif bas-latin *Bostar* qui signifie « étable à vaches » : ces animaux trouvaient en effet une nourriture abondante dans cette vallée qui s'étendait jusqu'au bord de la Seine, et l'on avait dû élever quelques constructions pour les mettre à l'abri pendant la nuit. De là le nom du territoire: *Vauboitron*, « la vallée des étables ».

Ce terme pittoresque, mais peut-être peu élégant, est confirmé par d'autres appellations voisines. Au XVIII^e siècle, la rue de la Croix-Nivert, entre la rue Lecourbe et la rue de l'Abbé-Groult, s'appelait le « chemin des Vaches » ; et, jusqu'en 1860, la rue Lourmel était encore la « rue des Vaches ou des Marais ». Dans la plaine rocailleuse qui portait déjà le nom expressif du « Gros-Caillou » et qui, toute proche, s'étendait le long de la Seine entre l'emplacement actuel de l'esplanade des Invalides et du pont de Passy, nous trouvons mention de « l'abreuvoir aux Bœufs », du « Gué aux Vaches », du « Passage aux Vaches » : ce dernier, perpendiculaire à la Seine (l'actuelle rue Jean-Nicot), donnait accès par un gué à une île qui s'appelait alors « l'Île aux Vaches » et dont les débris constituent aujourd'hui « l'Île aux Cygnes ».

Quelques auteurs, il est vrai, préfèrent supposer, assez gratuitement du reste, que cette appellation pourrait avoir pour origine le nom de quelque seigneur inconnu, nommé Boitron ou Poitron, à qui aurait appartenu ce lieu et à qui il aurait communiqué son nom : et cela par analogie avec Belleville qui, avant de s'appeler

ainsi, était « Poitronville » en souvenir (suppose-t-on) d'un seigneur, également inconnu, de ce nom.



La « vallée des étables à vaches » devint, au XIII^e siècle, la « vallée de Gérard » : Vauboitron prit le nom de *Vaugirard*. Voici en quelles circonstances.

Ce territoire était, nous l'avons dit, la possession de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et en plusieurs circonstances, jusqu'en 1283, les moines augmentèrent par diverses acquisitions l'étendue de leurs domaines. Peu à peu, en ce lieu fertile et verdoyant, quelques fermes s'étaient construites, une petite agglomération commençait à se former. Or un abbé de Saint-Germain fut séduit par la tranquillité et le bon air de cette vallée boisée qui s'étendait à trois quarts de lieue de l'enceinte de Paris jusqu'aux bords de la Seine, et dont les verts ombrages rejoignaient, par les hauteurs de ce qui est aujourd'hui le Haut-Vaugirard, les coteaux d'Issy et la forêt de Meudon. Il conçut le projet d'y établir une maison de repos et de convalescence pour ses religieux malades : il fit donc bâtir, dans le quadrilatère situé entre les rues Dombasle, Olivier-de-Serres (n^o 8 à 22) et de Vaugirard (n^o 335 à 353), ce que nous appellerions aujourd'hui un sanatorium, destiné à « servir de maison de campagne à ses religieux après leurs maladies et dans leurs autres besoins ».

Pour permettre à ses moines convalescents de suivre leur règle et d'assister aux offices, et « de peur qu'ils n'en prissent occasion de se dissiper et de se relâcher dans leurs observances. » il fit également élever, à côté de la maison, une chapelle dédiée à saint

Vincent, afin qu'ils puissent y célébrer les divins offices et observer à peu près les mêmes exercices que dans l'abbaye. » Cette chapelle, qui fut ruinée au moment des guerres de religion et démolie au début du XVIII^e siècle, s'élevait très probablement le long de la rue Dombasle, sur le terrain qui porte aujourd'hui le n^o 15 (1).

Depuis longtemps, on le voit, cette paroisse est une terre bénie pour la prière: les si nombreuses communautés religieuses qui y sont aujourd'hui installées, ont pour vénérable et première ancêtre cette chapelle de Saint-Vincent où les moines convalescents de la grande abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés faisaient monter chaque jour leurs prières en assistant à l'office divin et en accomplissant liturgiquement l'*opus Dei*.

Cet abbé constructeur et bienfaiteur se nommait Gérard de Moret: il mourut en 1278; ce fut, on le voit, un contemporain de saint Louis. Les changements qu'il accomplit sur ces terres de son abbaye firent que, pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits, la *vallée des étables* devint la *vallée de Gérard*, et *Vauboitron* s'appela désormais *Vaugirard*.

L'ancienne dénomination de Vauboitron se conserva cependant jusqu'au XV^e siècle pour une petite partie de Vaugirard, située aux environs du carrefour des rues de Vouillé et de l'Abbé-Groult.

Comme partout ailleurs, l'arrivée des moines marqua le commencement de la vie et de la prospérité. Les terrains furent défrichés,

(1) Il faut reconnaître, à la vérité, que les deux seuls plans qui représentent cette chapelle (plan de la censive de Sainte-Geneviève, 1670; plan de la censive de Saint-Germain-des-Prés, 1667) ne lui donnent pas exactement cette place: ils la représentent bien le long de la rue des Vignes (rue Dombasle), mais au-dessus de la rue des Tournelles (rue Olivier-de-Serres), c'est-à-dire au milieu du terrain de culture nommé « clos des Seigneurs ». Cette place nous semble fautive pour plusieurs raisons. 1^o Elle est contredite par les diverses descriptions du domaine de la seigneurie ecclésiastique, qui paraissent nettement mettre cette chapelle à l'intérieur même de l'enclos principal. 2^o Il semble au moins étrange que la chapelle ait été édifiée au milieu d'un terrain de culture: sa place toute naturelle était aux abords mêmes de la maison des religieux, à l'intérieur des

les lieux plus élevés et bien exposés du Haut-Vaugirard furent plantés de vignes : le souvenir nous en est transmis aujourd'hui encore par le nom de la rue des Morillons, les « Morillons » étant une espèce de raisins à petits grains noirs fort appréciée; la rue Dombasle portait jadis le nom de « chemin des Vignes »; et le chemin des Périchaux doit son nom aux petits vignobles qu'il traversait et qui étaient dénommés « les Périchots ».

C'est donc bien à l'abbé Gérard de Moret qu'est due la naissance de ce quartier, et c'est à bon droit, en vertu d'une reconnaissance bien légitime, que Vaugirard porte son nom.

murs. 3°. Si l'on se rappelle, d'une part, qu'en 1660 et 1667 la chapelle était en ruines, d'autre part qu'à cette même époque il existait dans le « clos des seigneurs » les débris de l'ancien moulin à vent de la seigneurie, entourés du reste des murs construits en 1336, on est amené à supposer avec vraisemblance que les dessinateurs ont pu prendre les ruines du moulin pour celles de la chapelle, et qu'ils ont, sur leurs plans, reconstitué la chapelle Saint-Vincent en lui donnant d'abord un aspect neuf qu'elle n'avait certainement plus à leur époque, et ensuite un emplacement sur lequel ils ont fait erreur. Pour toutes ces raisons, nous maintenons jusqu'à preuve du contraire l'emplacement proposé ici, lequel coïncide d'ailleurs avec celui qu'indiquait M. l'abbé Gaudreau en 1842 : « à l'extrémité gauche de la rue des Vignes » (laquelle se terminait jadis à la rue des Tournelles).



CHAPITRE III

FONDATION DE LA PAROISSE DE VAUGIRARD

Autour de la maison des moines de Saint-Germain-des-Prés ne tardèrent pas à s'élever quelques maisons: serviteurs, laboureurs, jardiniers surtout, venaient se mettre au service des religieux. Bientôt la propriété fut entourée de murs, grâce à la circonstance suivante.

En 1336, les habitants d'Issy, — dont, nous l'avons dit, Vaugirard dépendait au point de vue paroissial, — voulurent agrandir leur église qui, fondée dès avant le XI^e siècle et dédiée à saint Etienne, était devenue trop petite. On voit que le problème de l'agrandissement des églises, — ceci soit dit pour la consolation de MM. les curés, — ne date pas d'aujourd'hui! Ils achetèrent donc pour cela une maison qui était située au sud de leur église et appar-

tenait à l'abbaye de Saint-Germain. L'abbé, qui se nommait alors Jean de Précy, leur céda cette maison: il leur demanda en échange trente-sept setiers de vin provenant des vignes réputées d'Issy, et la construction d'un mur autour de la maison des religieux de Vaugirard. C'était déjà faire appel, d'ailleurs selon la coutume du temps, aux « paiements en nature ». Mais où sont aujourd'hui, hélas! les bons vins d'Issy et les vignobles réputés de la vallée de Gérard?...

Le clos entier de Vaugirard fut donc entouré d'un mur de 10 pieds de hauteur; les moines firent même enclore à part le moulin qu'ils avaient fait construire dans le terrain situé en face de leur domaine, de l'autre côté de la rue Olivier-de-Serres actuelle. Les habitants de Vaugirard contribuèrent eux-mêmes à la construction de ces murs, puisqu'ils étaient alors paroissiens d'Issy et qu'ils travaillaient pour eux en agrandissant l'église paroissiale.

Avec un petit effort d'imagination, nous pouvons tenter de nous représenter cette belle propriété. Supprimons par la pensée les maisons modernes qui se sont élevées entre la rue de la Convention et la place Saint-Lambert: sur la pente douce qui s'élève de la rue de Vaugirard jusqu'à la rue Olivier-de-Serres, voici, bien exposées, les possessions de l'abbaye: « un manoir et pourpris, corps d'hôtel, chapelle, mesures, granges, étables, puits, jardin et garenne, colombier, moulin à vent, four, clos de mur »; à l'extérieur de ce beau mur neuf, des jardins nouvellement défrichés, quelques maisons qui s'abritent à l'ombre et sous la protection du grand édifice. Derrière, des coteaux boisés, cultivés de vignes bien exposées aux rayons du soleil, et qui, par les collines d'Issy et de Vanves, vont rejoindre les hauteurs de Meudon dont on distingue la forêt au fond du paysage. Des fenêtres du bâtiment des religieux, la vue s'étend sur les pâturages du fond de la vallée qui vont rejoindre la Seine; devant, c'est la plaine de Grenelle; enfin, au-delà

du fleuve aux nombreuses îles, du Gros-Cailou, des verts herbages du Pré-aux-Clercs, des bas-fonds de la Grenouillère, le regard va se poser sur les hauteurs boisées de Passy et de Chaillot, sur les bois de Boulogne et de Saint-Cloud, et à l'horizon, au-delà des méandres de la Seine, sur les forêts qui couvrent les collines du nord et du nord-ouest de Paris. On comprend que ce calme et doux paysage ait séduit et attiré les abbés de Saint-Germain.



Le nombre des habitants de Vaugirard augmentait donc; on commençait à trouver bien long le chemin de l'église d'Issy: car la petite chapelle Saint-Vincent était réservée aux moines et on ne pouvait aller y assister aux offices paroissiaux. Aussi les habitants, voyant les améliorations qu'avait apportées l'abbé Jean de Précy, s'adressèrent-ils à lui pour lui demander un nouveau bienfait: la construction d'une chapelle publique. La demande fut écoutée favorablement; l'abbé leur concéda, en 1341, un terrain tout proche de la maison des religieux, un peu en contre-bas, et formant la place publique de l'endroit: là se trouvaient la « croix de Vaugirard » transportée en 1623 à la « Croix-Nivert » et l'« orme » symbolique de la justice (dont parle un acte daté de 1274: « fist le prevost Estienne copier branches seiches qui estoient en i orme » etc.): c'est le terrain qui est occupé aujourd'hui par la place Saint-Lambert.

En peu de temps, la chapelle fut bâtie; c'est celle qui existait encore au milieu du siècle dernier, et qui fut remplacée, en un lieu plus central pour le quartier, par l'église actuelle de Saint-Lambert. Mais, pour qu'on pût y suivre régulièrement les offices, il fallait que cette chapelle devînt paroisse. A peine était-elle terminée que les

habitants s'adressèrent pour cela à l'évêque de Paris, Foulques de Chanac: ils obtinrent rapidement gain de cause, et la paroisse de Vaugirard fut canoniquement érigée le 23 février 1342. — Pour toutes les négociations qui avaient été nécessaires, les habitants avaient trouvé un puissant protecteur en la personne de Simon de Bussy ou de Bucy, qui possédait des terres à Vaugirard. C'était un haut personnage, membre du Conseil du roi Philippe VI de Valois. C'est lui qui, à Paris, donna son nom à la rue de Bucy: il y demeurait dans une maison contiguë à une porte qui portait le nom de porte de Bucy, tout près de la grande porte de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, face au pilori qui se dressait au carrefour actuel du boulevard Saint-Germain et de la rue du Four, et face également à l'hôtel du Chapeau-Rouge situé à l'angle de cette rue et du boulevard. Il avait fait valoir à l'évêque de Paris que, « à cause de la longueur du chemin existant de l'église paroissiale d'Issy au village, les habitants de ce dernier village ne pouvaient sans grande peine se rendre dans l'église de la paroisse. Leurs âmes sont exposées à de grands périls; et, dans ces derniers temps, beaucoup de malades et d'enfants sont morts sans confession, sans sacrements, sans baptême. » Aussi demandait-il « d'ériger et constituer en paroisse l'honnête et décente chapelle qu'ils avaient fait construire dans le village de Vaugirard, et de lui donner un recteur particulier. » L'évêque avait accueilli favorablement la requête adressée par un si haut personnage, et, à la date que nous venons d'indiquer, il avait assigné « à l'église de Vaugirard tout le territoire compris entre la borne du grand fief (intersection de la rue de Vaugirard et du boulevard Lefebvre) et la croix qui s'élève entre Vaugirard et Saint-Germain-des-Prés (intersection de la rue de Vaugirard et du boulevard Pasteur;) » limites assez vagues, dont l'imprécision devait être, quatre cents ans plus tard, l'origine d'un procès intenté à la cure de Vaugirard par celle de Saint-Etienne-du-Mont. Pour

dédommager le curé d'Issy de l'amputation de territoire qui venait de lui être faite et de la diminution des revenus qui allait s'ensuivre, les habitants de Vaugirard lui offrirent (et il accepta avec reconnaissance...) dix livres de rente, et quarante sous par an pour la fabrique; cette redevance continua à être scrupuleusement payée jusqu'en 1789, date à laquelle la confiscation des biens de la paroisse supprima l'obligation du paiement. Quant à leur nouveau curé, ils s'engageaient à lui payer une rente annuelle de vingt livres... A ce traitement de vingt francs par an, les siècles suivants apportèrent heureusement une sensible majoration!

Hélas! en ces temps troublés qui marquèrent le début de la guerre de Cent Ans, les nouveaux paroissiens se trouvèrent incapables de solder leur modique redevance à leur curé, Messire Jean Itier: Simon de Bucy dut la prendre à sa charge, et il eut assez de générosité pour l'élever à soixante livres. En reconnaissance, les habitants de Vaugirard s'engagèrent à payer chaque année, au lendemain de la Toussaint, les vingt livres qui constituaient le loyer de la porte Saint-Germain, demeure de leur bienfaiteur à Paris.

Simon de Bucy ne borna pas là ses bienfaits. Il fit don à Vaugirard de bâtiments qui constituaient une véritable « cité paroissiale »: un presbytère, celui-là même qui subsista jusqu'au siècle dernier et qui était situé au coin des rues Desnouettes et Saint-Lambert; une maison vicariale qui servait également d'école pour les garçons (10, rue Desnouettes); un terrain pour le cimetière, sur la place située devant l'église (la plus grande partie du terre-plein de la place Saint-Lambert actuelle; v. page 336).

*
**

C'était l'usage, en ce temps, que les paroisses eussent un « fondateur » ou « patron »: c'est lui qui devenait le « seigneur » du

lieu où était bâtie la nouvelle église, qui subvenait au besoin à ses dépenses, et qui présentait les candidats à la cure; il avait le droit au banc et à la sépulture dans le chœur, le pas dans les processions et les assemblées de l'église sur tous les autres laïques, l'honneur de l'offrande, de l'eau bénite, du pain béni, de l'encens, et la recommandation aux prières publiques. Les habitants de Vaugirard n'eurent pas de peine à trouver le leur: ce fut Simon de Bucy, qui, avec sa femme Nicole, n'avait cessé de montrer à la nouvelle paroisse un dévouement sans limites.

Après lui, les seigneurs de Vaugirard et les patrons du « clocher » — qui, d'ailleurs, ne l'étaient qu'en second lieu, car les religieux de Saint-Germain conservaient le titre de premiers patrons, ainsi que le droit de rendre justice et de percevoir les revenus — furent les membres de la famille Chartier d'Alainville, par suite du mariage de l'un d'eux avec la fille de Simon de Bucy; Alain Chartier (dont une rue de la paroisse porte le nom), le doux poète dont les vers émurent si souvent le cœur de Marguerite d'Ecosse, épouse de Louis XI, fut l'un de ces seigneurs laïcs. Possédée au XVI^e siècle par un chanoine de Paris, Guillaume Condurier, la seigneurie revint ensuite à la famille Chartier, puis, à la suite d'alliances, appartint à l'illustre famille de robe des Montholon, qui avait déjà fourni un curé à Vaugirard de 1460 à 1488 (v. page 269); c'est en 1583, sous le patronat de l'un d'eux, François de Montholon, qu'un audacieux curé de Vaugirard, Nicolas Tavernier, tout nouvellement installé, s'avisa de percevoir à son profit les dîmes de sa paroisse: les religieux de l'abbaye ne tardèrent pas à obtenir en 1592 un arrêt qui lui prouva qu'il avait usurpé ses droits, et que Vaugirard et ses revenus appartenaient toujours au fief de Saint-Germain-des-Prés!

Au XVII^e siècle, la seigneurie passa à un sieur Lecoigneux, puis à la famille Mareschal, et enfin, à partir de 1690, à la famille

Angran, dont le dernier représentant fut guillotiné pendant la Révolution en même temps que la seigneurie fut supprimée et ses territoires vendus comme biens nationaux. Ce dernier seigneur laïque, patron de Vaugirard, fut un homme de bien et de haut mérite, procureur général, lieutenant civil de la prévôté de Paris : il s'appelait Denis-François Angran d'Alleray. Il fut arrêté pendant la Terreur ; son acte d'accusation rédigé par Fouquier-Tinville le 8 floréal an II (27 avril 1794) lui reproche d'avoir tenu « des propos tendant à l'avilissement et à la dissolution de la Convention nationale et au rétablissement de la royauté, » et d'avoir (ce qui était inexact) fourni des secours en argent « aux ennemis de la République, pour favoriser l'invasion du territoire par les despotes coalisés, et favoriser le succès de leurs armes contre la France. » Jugé le lendemain et condamné à mort avec une fournée de trente et une autres personnes, il fut guillotiné dès le même jour, 9 floréal, à quatre heures du soir : il avait 78 ans.

Les domaines de la « seigneurie laïque, » demeure des patrons, étaient contigus à ceux de l'abbaye ou « seigneurie ecclésiastique », ils en étaient séparés par la rue des Vignes (aujourd'hui rue Dombasle). Ils étaient limités par les rues de Vaugirard (n° 355 à 371), Dombasle et Olivier-de-Serres (n° 24 à 34), et par une ligne droite qui rejoindrait ces deux dernières entre la rue Eugène-Gibez et le passage Olivier-de-Serres. Dans la suite, les seigneurs acquirent un enclos qui, de l'autre côté de la rue Olivier-de-Serres (alors rue des Tournelles), faisait face à leur propriété, et le 15 juin 1627 Mathieu Mareschal obtint l'autorisation d'établir un passage souterrain pour faire communiquer les deux terrains ; ce nouvel enclos était composé de bouquets d'arbres et de vignes ; une petite chapelle gothique y fut construite : elle existait encore vers 1850 et avait été convertie en chambre habitable (elle appartenait à cette époque à un M. Tassin). Ce « clos des seigneurs » est occupé au-

jourd'hui en partie par l'hôpital Saint-Michel et par l'école communale voisine; quant à la seigneurie laïque proprement dite, elle fut transformée en 1780 en un « hospice de santé » qui fut fondé par Le Noir, lieutenant général de police, et qui y subsista jusqu'en 1792: les jardins du patronage Saint-Louis (34, rue Olivier-de-Serres) en sont aujourd'hui les derniers vestiges (v. plan, p. 53).



Les bâtiments édifiés au XIII^e siècle par l'abbé Gérard de Moret, ainsi que la chapelle adjacente de Saint-Vincent, furent démolis au début du XVIII^e siècle; ils tombaient de vétusté depuis la fin du XVI^e siècle: en effet, pendant les guerres de la Ligue, la région de Vaugirard fut particulièrement ravagée, et la maison des moines en partie détruite; au début de novembre 1589, après la victoire d'Arques, Henri IV installa ses troupes à Vaugirard et dans les villages voisins, et c'est de là que ses troupes partirent pour donner l'assaut à Paris et s'en emparer. Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale conserve une petite gravure de A.-B. Flamen, datant d'environ 1660, et représentant les débris de la chapelle Saint-Vincent: pans de murs privés de toits, ouvertures en plein-cintre et en ogive. Les moines de Saint-Germain demandèrent et obtinrent, en 1704, l'autorisation d'abattre maison et chapelle en ruines: mais ces ruines subsistèrent elles-mêmes longtemps, et quelques débris des murs de la chapelle existaient encore au moment de la Révolution, au n^o 15 de la rue Dombasle, juste avant la maison qui fait le coin de la rue Olivier-de-Serres et qui appartenait à M. Dunepart, maire de Vaugirard entre 1800 et 1814.

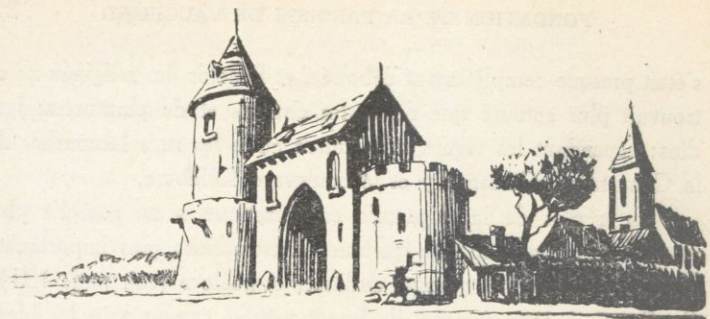
Les termes de la requête montrent le changement qui s'était produit au cours des siècles dans l'aspect de Vaugirard: la vallée

s'était presque complètement déboisée, et l'enclos des religieux ne se trouvait plus entouré que de vastes champs et de plantureux jardins; cependant les vignes subsistaient entre les rues Lecourbe, de la Convention, Castagnary et le boulevard Lefebvre.

Ce « clos de la seigneurie ecclésiastique » ne comprit plus jusqu'à la Révolution que quelques constructions sans importance, « bâtiments, cours et grange, auditoire et géôle » (voir page 131). Confisqués à cette époque, ils furent vendus comme tous les biens des autres communautés religieuses; le territoire fut loti, et il s'éleva sur son emplacement, le long de la rue de Vaugirard, toute une suite de petites maisons sans intérêt dont les jardins se prolongeaient par derrière jusqu'à la rue Olivier-de-Serres. Une petite ruelle fut percée, qui prit le nom de passage Bourbon : elle suivait à peu près le tracé de la fin de la rue Alain-Chartier, et faisait communiquer la rue de Vaugirard avec la rue Olivier-de-Serres.

Les maisons disparurent en grande partie, ainsi que la ruelle, lorsque en 1896 fut percée la rue de la Convention; seule la cour de la maison qui porte le n° 335 de la rue de Vaugirard a conservé à peu près son antique aspect.





CHAPITRE IV

VAUGIRARD AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Vaugirard ne fut à l'origine qu'une toute petite bourgade, et elle le resta longtemps. Elle était d'ailleurs fort éloignée du centre de la capitale: au début du xv^e siècle, les maisons de Paris ne s'étendaient pas au-delà du carrefour de la Croix-Rouge; au milieu du xvii^e, l'édifice construit dans cette direction, à l'extrême limite de Paris, était le couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse, qu'elles établirent en 1636 et qui est devenu l'hôpital Necker.

Au xviii^e siècle, les immenses territoires entourant Vaugirard comportaient de nombreuses « remises » de gibier destinées à alimenter les « plaisirs du Roi », et de grandes chasses s'y donnaient. Le « canton » du Roi comprenait les terrains situés entre la rue Lecourbe et la Seine (plaine de Grenelle); celui du prince de

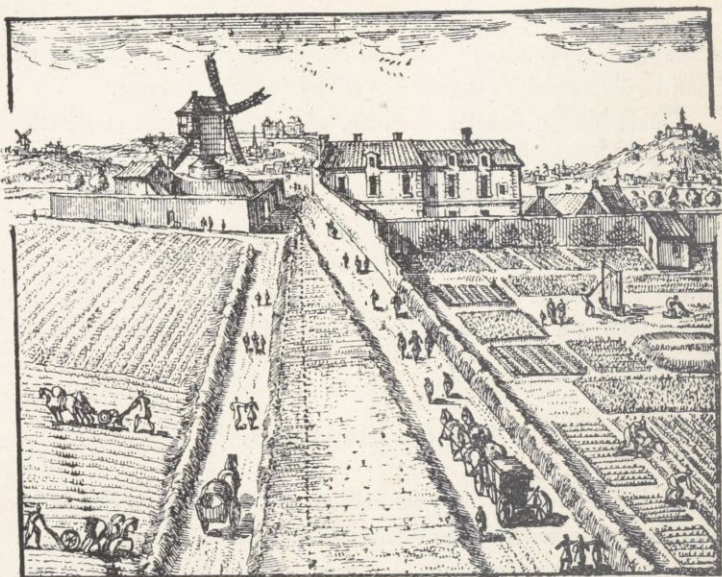
Condé ceux qui s'étendaient entre la rue de Dantzig jusqu'au boulevard Pasteur et au village de Montrouge ; celui du prince de Conti les villages de Vaugirard et d'Issy jusqu'à la Seine.

Quant à la plaine de Grenelle, elle restait inculte et déserte. Le plan de Paris, dressé en 1675 par Jouvin de Rochefort, représente trois bataillons armés de piques qui y manœuvrent (le même plan donne d'autres spectacles, piquants pour les Parisiens d'aujourd'hui : une chasse à courre dans la plaine de Monceau, une charrue entre le château de Monceau et la rue Notre-Dame de Lorette, des duels à pied et à cheval dans les environs déserts de Belleville et du Mont-Parnasse).

1^o Les alentours

La limite de Paris avait été fixée en 1670, par arrêt du Parlement, au boulevard du Montparnasse : au-delà on ne voyait guère, sur la rue de Vaugirard, que le « moulin de la Pointe » qui s'élevait au carrefour de cette rue et du chemin de Clamart, lequel devait bientôt s'appeler rue des Fourneaux en raison des fabriques de poteries qu'il desservait. Ce moulin, auprès duquel se trouvait encore le « moulin de la Tour », disparut au XVIII^e siècle : mais, à ce carrefour de la rue de Vaugirard et de la rue Falguière, subsista jusqu'en 1898 une ferme dont nous nous rappelons encore fort bien les bâtiments rustiques, les étables à vaches et les poules qui picoraien dans la rue à la recherche de leur nourriture ; c'est l'emplacement des n^o 2 à 6 de la rue Falguière, et du n^o 133 de la rue de Vaugirard (v. figures, pages 30 et 52).

En continuant vers Vaugirard, on passait ensuite devant la « Croix de Vaugirard » qui se trouvait à l'intersection du boulevard Pasteur et de la rue de Vaugirard (face au n^o 185) ; après quoi il n'y avait plus que des champs, au milieu desquels s'élevait



LE MOULIN DE LA POINTE

(Géométrie pratique de Manesson-Mallet, 1702)

La rue de Vaugirard à gauche et la rue des Thuilleries ou du Petit-Vaugirard à droite (aujourd'hui rue du Cherche-Midi) se rejoignent devant le Moulin de la Pointe, pour former le carrefour où se trouve de nos jours la station du métropolitain « Falguière ». Le long du moulin, sur sa gauche, début du chemin des Fourneaux (rue Falguière).

Juste en face du moulin, l'*Hôtel de l'Enfant-Jésus* (Hôpital des Enfants-malades). — Dans le fond on aperçoit le village et l'église de Vaugirard, et à l'horizon le château d'Issy. — A droite, le Mont-Valérien

seulement, au coin de la rue Copreau, une maison dans laquelle saint Jean-Baptiste de la Salle ouvrit son premier noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes, le 8 octobre 1691: elle conserva longtemps le nom de « Maison des Frères », devint une hôtellerie assez renommée, et porte aujourd'hui le n° 204 de la rue de Vaugirard. Exactement en face, on distingue encore, adossés au mur

de la maison des Sœurs de la Croix (233, rue de Vaugirard), les restes d'une borne : celle-ci, qui portait jadis les armes de la seigneurie de Sainte-Geneviève, séparait le territoire de Saint-Sulpice de celui de la commune de Vaugirard. Ensuite il n'y avait plus que des champs jusqu'à la rue de la Procession où commençait le village.

Il faut faire mention spéciale de l'hôtel du « Soleil d'Or », qui fut bâti, peu de temps avant la Révolution, exactement en face de la rue de la Procession, et dont les bâtiments subsistent encore (n° 226 de la rue de Vaugirard). C'est dans le cabaret installé dans cet hôtel que se réunirent les conjurés de la « conspiration du camp de Grenelle » qui tenta, le 23 fructidor an IV (9 septembre 1796), de renverser le Directoire en soulevant les régiments campés dans la plaine de Grenelle. Pour échapper plus facilement, les conspirateurs utilisaient la petite rue Cadot ou du Soleil-d'Or, qui pour cette raison porta ensuite également le nom de « ruelle des Fidèles; » les extrémités de ce long boyau sont fermées aujourd'hui par une porte entre les n° 61 et 63 de la rue Blomet, et par un magasin de fortune entre les n° 224 et 226 de la rue de Vaugirard. On voit encore, sur cette maison, deux enseignes intéressantes : au-dessus de la grande porte qui ouvre sur une vaste cour entourée de vieilles et pittoresques maisons, une tête d'adolescent entourée de rayons dorés; et dans le pignon qui regarde vers l'est, un grand cercle mouluré en pierre, placé au premier étage pour être vu des personnes qui venaient de Paris.

*
**

La voie parallèle à la rue de Vaugirard, la rue de Sèvres (« rue de Sève » comme l'écrivent par corruption les anciens plans) se continuait par le « grand chemin de Bretagne » qui est la rue

Lecourbe actuelle et qui, après la « Croix-Nivert » (à l'angle du boulevard Victor), prenait le nom de « grand chemin des Charbonniers ». Ici, au-delà du couvent de N.-D. de Liesse, (hôpital Necker), une riche maison de campagne se dressait seule en bordure de la route: c'était « la Folie », qui s'élevait à droite de la rue Lecourbe, entre les n^{os} 82 et 96 de cette rue; par derrière, de beaux jardins s'étendaient jusqu'à la rue Saint-Fiacre (rue Miollis n^o 23 à 33). Cette « Folie » (c'est le nom qu'on donnait alors aux maisons de campagne) appartenait en 1728 à un sieur Dufloy, en 1734 à un sieur de Bourdel, en 1840 à M. Girard; la villa Poirier a été ouverte sur son emplacement. Elle marquait pratiquement, après les champs que l'on venait de traverser, le commencement du village de Vaugirard; et cette proximité avait donné naissance à un dicton familier pour exprimer une affection de courte durée: « Je t'aimerai jusqu'à la Folie, ...mais je te quitterai à Vaugirard! »

Ensuite, toujours sur la droite, plus rien que des champs, des jardins ou des vignes: les vignes de « la Couronne », par exemple, qui s'étendaient sur « le Haut de Garnelle » et aboutissaient au « chemin de Blomet ».

Sur la gauche, au milieu des champs, toujours le long de la rue Lecourbe actuelle, s'élevaient quelques maisons:

Au n^o 67, immédiatement après la rue des Volontaires, une petite maison appartenant au début du XVIII^e siècle à la veuve Luquet.

Aussitôt après la rue Cambronne, qui fut ouverte vers 1730 entre les rues Lecourbe et de Vaugirard et qui portait alors le nom de « Nouvelle chaussée pavée » ou « Pavé de la Folie », se trouvait une petite propriété (n^o 109 à 127, rue Lecourbe; place du Général-Beuret au 82, rue Blomet) qui appartenait à la fin du

XVII^e siècle à une dame Huguet. Ensuite (n^{os} 129 à 173 rue Lecourbe) venaient des champs que les héritiers d'un sieur Landais vendirent vers 1755 à M. de Monty, directeur du séminaire Saint-Sulpice ; le séminaire loua ce terrain: par exemple le 12 décembre 1783 à Nicolas Dutfoy, maître-jardinier, et ensuite, le 28 janvier 1786, aux sieur et dame Robert; c'est sur l'emplacement de ces 7 ou 8 arpents de terre confisqués sous la Révolution et vendus, que sont ouvertes aujourd'hui les rues de l'Amiral-Roussin, Péclet et Jeanne-Hachette.

Immédiatement après venait le « Château-Frileux » ou la « Maison-Fondue » (n^{os} 175 à 199 rue Lecourbe, 126 à 134 rue Blomet), domaine composé surtout de jardins et sur lequel s'élevaient seulement deux petites maisons en bordure des rues Lecourbe (n^o 175) et Blomet (n^o 126), aux angles dans la direction de Paris. Cette propriété appartient à un sieur Fauché (décédé le 3 mai 1635), puis à Claude Hériot qui la fit enclore de murs, et au sieur Hérault, procureur au Parlement, qui la vendit le 5 mai 1727. Elle fut ensuite acquise par les Religieuses de l'Enfant-Jésus. Après la Révolution, tout fut vendu, consacré à la culture maraîchère, enfin construit de nouveau. En 1850, un marchand de vin installé au n^o 175 avait encore conservé comme enseigne le nom de « Château-Frileux ». La maison de retraite « Notre-Dame de Bon-Repos » est édifiée sur une partie de ces terrains (n^o 128, rue Blomet).

Le long de la rue de Javel, entre les rues Lecourbe et Blomet, sur l'emplacement d'une partie de l'immeuble des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, une belle propriété, auparavant simple rendez-vous de chasse, fut acquise par le comte de Choiseul-Praslin, qui la donna à sa protégée, M^{lle} Dangeville, lorsque cette célèbre actrice de la Comédie-Française vint se retirer en 1763 à Vaugirard. En

ce lieu où la charité chrétienne devait donner plus tard les plus héroïques exemples de dévouement au service de la souffrance, ce fut alors, pendant plus de vingt années, une série de fêtes et de réjouissances : on y vit par exemple, le 17 août 1768, l'inauguration de la statue de M^{lle} Dangeville, « la reine de Vaugirard », sous la figure de Thalie, avec chant d'un hymne et de couplets, procession de « tous les beaux esprits qui sont venus en cadence, des guirlandes de fleurs à la main, lui rendre leurs hommages », représentation de « petites parades courtes, spirituelles et délicates », illumination, feu d'artifice, danses et rafraîchissements pour le peuple qu'on avait introduit et qui « bénissait sans cesse l'illustre Marie », enfin « grand souper où le champagne et l'esprit ont recommencé à couler avec la même abondance ». (Mémoires secrets de Bachaumont.) Achetée en 1787 par le comte de Mirabeau, cette propriété fut acquise comme bien d'émigré par un membre de la Convention, Glaizat. Aussitôt après la Révolution, on y installa une fabrique de bleu, ce qui lui valut le nom de « maison au bleu » ; elle appartenait en 1840 à Mme Milon. Le 19 mars 1858, les Frères de Saint-Jean de Dieu y établirent leur asile destiné à recevoir des enfants incurables.

Au coin de la rue Lecourbe et de la rue de la Convention, s'élevait le petit château « des Deux-Girouettes » ; cette maison de campagne appartenait à M^{me} de Saint-Prix : elle possédait de magnifiques jardins avec bosquets et statues ; vendue au moment de la Révolution, elle fut démolie, et une nouvelle maison fut construite sur le bord de la rue Lecourbe : le docteur Colon vint y habiter et y tenta les premières expériences de la vaccine. Elle appartint ensuite à la famille Firmin ; en 1920, les jardins furent transformés en tennis ; enfin, à la mort de M^{me} Firmin en 1926, tout fut vendu et loti, trois rues nouvelles furent percées (rues du Ct-Léandri, François-Mouthon, Jacques-Mawas), et la banalité des

maisons modernes effaça tout souvenir du château des Deux-Girouettes.

A l'intersection des rues Lecourbe et de la Croix-Nivert se dressait la demi-lune crénelée de la propriété du marquis de Feuquières, aménagée pour recevoir des canons en cas de besoin. La porte principale du château s'ouvrait rue Desnouettes, à l'entrée de la rue actuelle du Clos-Feuquières, et la propriété, longeant la rue Saint-Lambert (n^{os} 2 à 40), s'étendait jusqu'à la rue Lecourbe.

Enfin on ne trouvait plus à gauche, au milieu des champs, que la ferme du « Rendez-vous de la plaine », à peu près en face du cimetière actuel du Vaugirard.

2^o L'agglomération

Une borne « leugaire », que, au dire de M. l'abbé Gaudreau, l'on voyait au siècle dernier au n^o 317 de la rue de Vaugirard, près du coin de la rue de l'Abbé-Groult, indiquait qu'il y avait une distance d'une lieue entre Notre-Dame et cet endroit de Vaugirard. Cette mesure n'était pas tout à fait exacte : car une borne en fonte, placée vers 1840, encore visible au n^o 217, indique une distance de 3 km. 500 jusqu'à Notre-Dame ; et d'autre part, les récentes démolitions opérées en juin 1930 pour l'élargissement de la rue de Vaugirard ont mis à jour, au n^o 267 de cette rue, une autre borne en fonte qui indique une distance de 4 kilomètres jusqu'à Notre-Dame (la rue de Vaugirard constituait alors la route nationale n^o 189).

C'était donc, on le voit, la campagne, coupée seulement par les deux grandes voies dont nous venons de parler, ainsi que par la rue Blomet qui porta, à la fin du XVII^e siècle, le nom de « chemin d'Issy ou de Meudon » après s'être appelée, aux XV^e et XVI^e siècles, « chemin des Marivaux » dans sa première partie et « rue des

Chiens » dans sa dernière. Dans cette rue, — qui n'était qu'un étroit sentier serpentant en pleins champs, et qui prenait son origine dans les prés marécageux nommés « le fond des Marivaulx », — on trouvait à peu près uniquement les deux maisons des sieurs Chevalier et Laîné, encore visibles aujourd'hui aux n^{os} 46 et 48.

En 1709, on ne comptait encore à Vaugirard que 98 familles ou « feux »; en 1745, il y en avait 115, et le nombre des habitants s'élevait environ au chiffre de 800. — L'histoire, ou les mauvaises langues si l'on veut, ajoute que les « guinguettes » y étaient fort nombreuses!... On comptait, en 1717, 28 cabaretiers sur 126 chefs de famille; c'était en effet beaucoup!...

Si l'on se rappelle qu'à cette époque Vaugirard comprenait encore sur son territoire administratif les quartiers actuels de Plaisance, de Grenelle et de Javel, on peut juger de l'extraordinaire développement qui se produisit au siècle suivant. On compte maintenant, sur la seule paroisse de Saint-Lambert, 80.000 habitants... Et, il y a seulement deux siècles, on n'y comptait pas 100 maisons!

On comprend donc que Vaugirard fût considéré comme une petite bourgade de peu d'importance: et il semble bien, en effet, qu'il était de mode de la railler et de la donner comme un type de village minuscule et sans intérêt. C'est ainsi que La Fontaine écrit, dans la fable *Le Singe et le Dauphin* :

Notre magot prit, pour le coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il en est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

C'est encore François I^{er} qui, pour se moquer de Charles-Quint étalant un jour ses titres et ses couronnes, signa: « François I^{er}, roi de France et comte de Vaugirard. » Ou encore cette formule des-

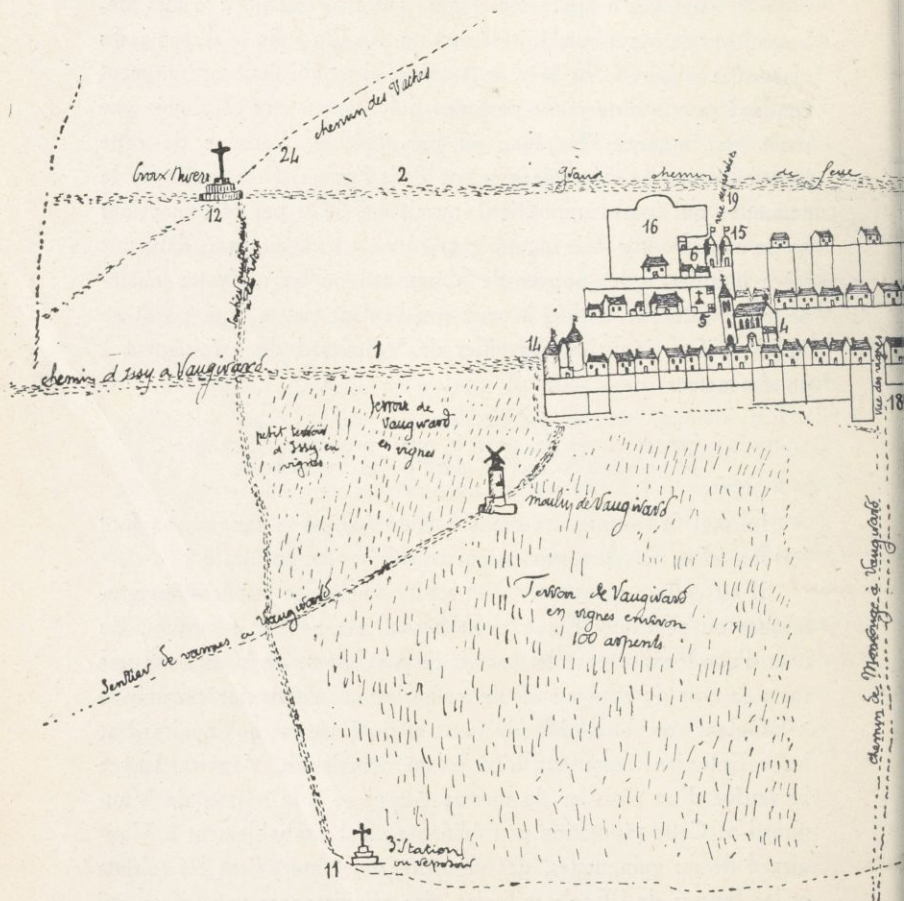
criptive, employée à l'occasion d'imposantes cérémonies : « Les ambassadeurs de Vaugirard !... Ils sont un... » Ou enfin le dicton jadis classique : « faire le greffier de Vaugirard », qui était couramment employé pour indiquer une personne qui ne peut être employée que seule, par manque de place ou par timidité : l'origine de cette locution doit être cherchée non pas dans l'exiguïté du greffe de la commune qui (pure supposition) aurait été de si petites dimensions qu'on ne pouvait y tenir quand le greffier s'y trouvait, mais dans une pièce intitulée « les nopces de Vaugirard ou les naifvetez champestres, pastoralle dédiée à ceux qui veulent rire », qui parut en 1638 et dans laquelle le greffier de Vaugirard dit précisément à un des acteurs :

Berger, levez le nez, à quoi prenez-vous garde ?
Je ne sçaurois escrire alors qu'on me regarde.

Le mot fit fortune, ... comme à toute époque et sans raison font fortune telles ou telles expressions populaires ou théâtrales !

Il est certain qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles les publications grotesques ou satiriques qui avaient besoin, on ne sait pourquoi, du nom d'une localité pour leur servir de titre, firent de Vaugirard une sorte de type du village ridicule ou burlesque : citons par exemple le « Sanglant combat de Mardy Gras et du Caresme à Vaugirard », les « Entretiens amoureux d'un jeusne meunier de Vaugirard avec la veufve d'un pâtissier du mesme village », « le mitron de Vaugirard ». Cette réputation peu édifiante vient probablement à Vaugirard de ses guinguettes, des désordres qu'y amenaient les soldats et les Suisses de l'Ecole militaire, des réjouissances populaires qui s'y donnaient à l'occasion de la fête de saint Lambert.

En tout cas, force nous est bien de constater que jadis Vaugirard a fait concurrence à Landerneau ou même à Fouilly-les-Oies...



PLAN DE V

Dressé par M. Delangle, curé de Saint-Lambert, à l'occasion du procès intenté à la c
 1. Rue de Vaugirard. — 2. Rues de Sèvres et Lecourbe. — 3. Rue Blomet. — 4. Ancienne
 8, 9, 10, 11, 12. Croix de Vaugirard, de la Procession, des Tournelles, de la Garene,
 du Marquis de Feuquières. — 17. Rue de la Procession. — 18. Rue Dombasle. — 19. Ru
 — 23. La Maison des Frères.

Pour l'intelligence de ce plan, se reporter à la description de V



Quel aspect offrait donc Vaugirard en ce temps, c'est-à-dire il y a seulement deux siècles? Celui d'un tout petit village situé à 3 kilomètres des barrières de la capitale, séparé de Paris par des champs, et bâti (comme encore aujourd'hui tant de villages de campagne) à peu près uniquement en bordure de la grand'route. Les maisons commençaient, sur la rue de Vaugirard, à la rue de la Procession, pour se terminer à la hauteur de la rue de Langeac: on comptait une quarantaine de petites maisons basses de chaque côté de la rue.

Les seules rues qui existassent à cette époque étaient les suivantes: *grande rue de Vaugirard* (aujourd'hui rue de Vaugirard), — *chemin de Sèvres* (rue Lecourbe), — *rue de la Procession*, — *rue des Vignes* (rue Dombasle), — *rue des Prêtres* (rue Saint-Lambert), — *rue Notre-Dame* (rue Desnouettes), — *chemin des Vieux-Morillons* (rue des Morillons), — *sentier de Vanves* ou *sente de Neullard* ou *chemin du Moulin* (rue de Dantzig), — *rue de Grenelle* (rue de Javel), — *nouvelle chaussée pavée* ou *pavé de la Folie* (rue Cambronne entre les rues de Vaugirard et Lecourbe), — *chemin de la Chapelle* qui aboutissait à l'antique chapelle Saint-Vincent, et qui est le nom porté au XVIII^e siècle par la voie qui forme aujourd'hui les rues Olivier-de-Serres (à l'est de la rue Dombasle), Victor-Duruy (n^{os} 8 à 12) et François-Villon; — *ruelle de la Procession* (rues Olivier-de-Serres, et probablement Vaugelas et Lacretele), — *chemin des Fourneaux* ou *chemin des Bassemay* (rue d'Alleray); ces trois dernières voies portèrent au XVIII^e siècle l'unique nom de *rue des Tournelles*, — *rue Blomet*.

Le « plan de la terre et seigneurie d'Issy et de Vaugirard », qui fut dressé en 1667 par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et que



PARIS ET SES ENVIRONS AU DÉBUT DU 18^e SIÈCLE

(Plan de Bullet et Blondel, revu par Jaillot; 1710)

On distingue Vaugirard, complètement séparé de Paris, et la rue de Sévres sur le bord de laquelle s'élève la Folie, première maison en sortant de Paris (rue Lecourbe, nos 82 à 96).